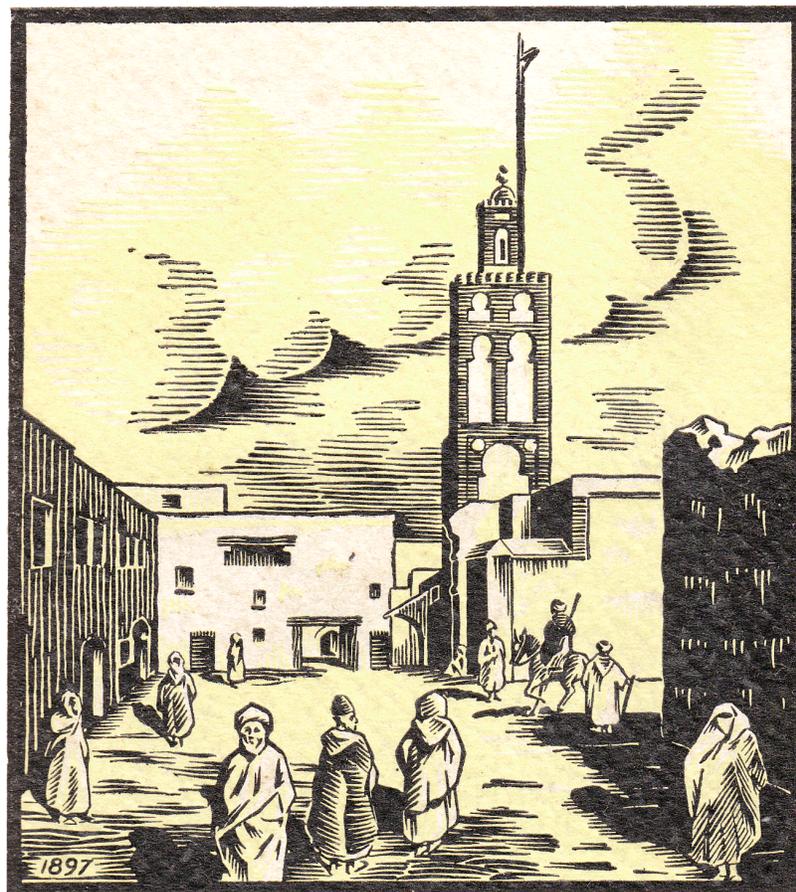


DR F. WEISERBER.

CASABLANCA 1900 et les CHAOUIA en 1900

PRÉFACE DU GÉNÉRAL D'AMADE



AVEC UN PLAN DE CASABLANCA, UNE CARTE DES CHAOUIAS,
DES RÉPRODUCTIONS D'AQUARELLES DE E. W. SOUDAN ET DES
PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR ET DE G. L. TRICOT.

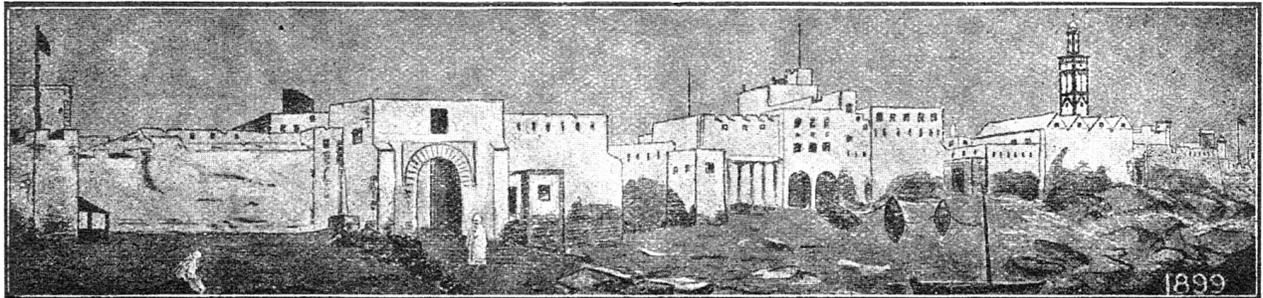
CASABLANCA
ET LES CHAOUIA
EN 1900

Dr F. WEISGERBER

CASABLANCA

ET LES

CHAOUIA EN 1900



Préface du Général d'AMADE
*avec un plan de Casablanca et une carte des
Châouia, des reproductions d'aquarelles
de E. W. Soudan et des photo
graphies de l'auteur et de
G. L. Tricot*

HOMMAGE
AU CONQUÉRANT, AU PACIFICATEUR
ET À L'AMI DES CHAOUIA
PRÉCURSEUR
DU MARÉCHAL LYAUTEY



LE GÉNÉRAL
A. D'AMADE
COMMANDANT
LE CORPS DE DÉBARQUEMENT
DE CASABLANCA
(DÉC. 1907 – AVRIL 1909)

PRÉFACE



Mon cher camarade,

Voulez-vous autoriser cette militaire et affectueuse appellation ? Vos scrupules vont en contester la justesse. Vous n'avez pas suivi nos colonnes en Chaouiïa, mais vous avez fait mieux: vous avez précédé nos éclaireurs.

Votre pratique du pays, votre expérience de l'histoire et des hommes du Maroc, toutes les données du problème que nous avions à résoudre étaient condensées dans un opuscule avec carte et croquis dont vous étiez l'auteur.

Ce fut le talisman qui nous ouvrit le pays. Je lui rends témoignage, comme je l'ai rendu aussi à certain télégramme reçu de Sétif, d'un envoyeur inconnu, au moment de mon arrivée à Casablanca. Il s'exprimait ainsi: « Félicitations pour votre désignation à la tête du corps de débarquement. Avec de telles troupes vous pouvez tout oser et tout entreprendre ». Signé: Pierron, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Le mystique est intimement lié au pratique, et l'Histoire est tributaire de ces contingences: Weisgerber, Pierron : deux noms, deux lueurs éclairant la route dans la brume qui nous environnait. Un troisième facteur, l'affection que j'avais pour mes soldats, musulmans pour le plus grand nombre. Ayant vécu cinq années à leur contact, comme sous-lieutenant au 3e Tirailleurs à Constantine, je parlais couramment leur langue. Le général appliqua les leçons apprises par le sous-lieutenant.

Ami Weisgerber, je vous unis dans ma reconnaissance aux deux autres éléments qui m'ont soutenu dans l'accomplissement de ma tâche.

J'ai bien reçu votre nouvelle étude sur « Casablanca et les Chaouiïa en 1900 » avec votre lettre me demandant de la parcourir, de vous donner mon appréciation et de vous écrire aussi - faveur qui m'honore beaucoup - une préface de présentation.

La lecture de votre étude a été pour moi un enchantement, un bain de jouvence. Elle sera pour vos lecteurs une source de plaisir, pour les chercheurs, une mine de renseignements précieux, pour notre oeuvre marocaine, un renfort de lumière.

Ce Casablanca, ce Maroc où vous nous introduisez en hôtes privilégiés que nos successeurs et les touristes de demain envieront, je l'ai connu lorsque je débarquai du « Chasseloup-Laubat » le 1er janvier 1908. Je n'eus qu'à m'inspirer de la situation que j'y trouvai et à agir en conséquence. Des ordres, à mon départ de Paris, je n'en reçus aucun et n'en provoquai pas. M. Clemenceau et le général Piquart, en m'investissant de leur confiance, m'avaient donné mieux que des ordres. N'en ayant pas reçu, je savais que je ne risquerais jamais de les enfreindre.

J'ai trouvé sur le chantier vos matériaux et ceux que mon prédécesseur et ami le général Drude y avait ajoutés. Après moi, mes successeurs, le général Moinier et le général Lyautey ont, l'un après l'autre, saisi l'outil. Avec quelle maîtrise il a été manié, l'Histoire déjà l'a proclamé!

Pour continuer l'oeuvre et faire grandir la petite plante semée avant eux, je rends grâce à Dieu de m'avoir donné de tels successeurs. Moinier, Lyautey : deux de mes anciens de Saint-Cyr. Lyautey avait été mon caporal d'escouade à la 4^e compagnie du 1^{er} bataillon de France, mon voisin de chambrée, mon éducateur, mon instructeur et mon ami. Dans notre chambre dite « dortoir de Constantine », il m'avait appris à faire mon lit. A mon tour, au Maroc, je l'ai modestement aidé à faire le sien.

Ce que fut mon travail au Maroc, vous m'avez fait la faveur et vous avez accordé à mes soldats la justice de le dire avec éloge. Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de vous rendre témoignage pour le vôtre et pour celui de MM. Soudan et Tricot en ce qui concerne l'illustration de votre ouvrage.

Je rends grâce à l'Alsace qui avait gardé le précieux dépôt de vos archives et de vos notes. Vous les avez retrouvées dans votre chère province redevenue française, un peu – j'ai l'orgueil de le proclamer - par le fait des soldats du Maroc. Combattant côte à côte avec leurs camarades de l'armée métropolitaine, ils ont montré que la France avait, tout à la fois, la légitime fierté de son honneur, le souci de ses droits et la ferme volonté d'en assurer la sauvegarde.

Pontus-Fronsac (Gironde)

14 mai 1935.

P. de Lamoignon

AVANT-PROPOS



Un récent voyage en Alsace m'a permis de retrouver quelques vieux documents photographiques jaunis et presque oubliés mais qui, je crois, méritent d'être sauvés de l'oubli définitif, ne fût-ce que pour servir de matériaux aux futurs historiens de notre grand *emporium* marocain et permettre à quelques Casablancais curieux du passé de leur ville d'en connaître certains aspects plus ou moins oblitérés ou même complètement disparus.

Mon vieil ami E.-W. Soudan a bien voulu compléter ma documentation en me permettant de puiser dans le trésor des aquarelles exécutées par lui en 1895 - 96 et auprès desquelles mes pâles photos, prises entre 1897 et 1900, font figure de parentes pauvres. La juxtaposition à ces documents anciens de quelques vues récentes dues à mon beau-fils G. L. Tricot permettra de saisir toute l'ampleur de l'oeuvre accomplie en moins d'un quart de siècle de protectorat.

Arrivé au Maroc fin 1896. j'y vécus - tantôt à Casablanca où j'avais mon domicile habituel. tantôt à Fès, à Marrakech. au camp chérifien ou sur les pistes - les dernières années. du XIXe siècle: les dernières aussi de l'existence indépendante du vieil Empire chérifien dont Pierre Loti venait d'exalter, en termes nostalgiques et ardents. la sombre beauté et l'isolement farouche.

Le grand Moulay El-Hassan était mort en 1894 et le jeune Moulay Abdelaziz, né en 1878, régnait sous la tutelle du grand-vizir Si Ahmed Ben Mouça. le fameux et terrible Bâ-Ahmed qui. à force de volonté, brisant tous les obstacles, s'était emparé des rênes du gouvernement. Elevé à l'école de Moulay El-Hassan dont il avait été le chambellan, il connaissait admirablement le Maroc et l'art difficile de le gouverner. Par contre, totalement ignorant de l'Europe, il laissait à son *ouzir el-bhar* (ministre de la mer ou des relations extérieures) le soin de se débrouiller avec les infidèles en pratiquant à leur égard la politique d'équilibre et de menues concessions qui avait si bien réussi aux derniers sultans.

Jusqu'en 1900, l'héritage de Moulay El-Hassan resta à peu près intact. Les tribus du *bled el-makhzen*, qui représentaient environ un tiers de la superficie du Maroc et la moitié de sa population, étaient soumises et payaient les impôts; celles du *bled essiba* se contentaient de se battre entre elles sans porter la guerre en pays soumis et, entre les deux, les populations semi-indépendantes des marches jouaient utilement le rôle d'écran masquant le bloc berbère insoumis et permettant à l'Empire chérifien de faire figure d'Etat souverain.

L'Europe s'accommodait de l'existence, à sa porte, de ce pays figé dans son passé et qui, jusque là, s'était montré réfractaire à toute pénétration et à toute évolution. L'Angleterre, dont l'influence était alors prépondérante et avec qui nous en étions encore à la politique des coups d'épingle, ne se préoccupait que du maintien du *statu quo* dans l'Empire riverain du Détroit de Gibraltar; l'Espagne, convalescente de la guerre hispano-américaine, ne songeait pas à de nouvelles entreprises coloniales; la campagne marocaine des milieux coloniaux allemands en était encore à ses débuts, et la France n'avait pas encore conscience de l'importance du Maroc pour son

empire africain.

Les villes et tribus du Maroc payaient alors, bon an, mal an, de 50 à 60 millions de contributions et impôts divers, dont un tiers, tout au plus, atteignait le Trésor chérifien. Le reste servait à graisser les rouages de la machine administrative. Cependant les dépenses normales, abstraction faite des indemnités imprévisibles réclamées par les Légations pour leurs ressortissants, ne s'élevaient qu'à une douzaine de millions pour la maison du sultan, les travaux neufs ou d'entretien de ses palais et la solde de l'infanterie régulière qui vivait le plus souvent sur le pays. Et malgré la gabegie et les malversations, malgré l'absence de tout budget et de tout contrôle, les finances de l'Empire Fortuné étaient prospères. Le Maroc avait achevé de payer à l'Espagne 120 millions de pesetas d'indemnités pour la guerre de Tétuan de 1859-60 et l'affaire de Melilla de 1893, et le Trésor contenait une réserve estimée à 60 millions : de quoi faire face aux dépenses d'au moins trois ou quatre exercices de l'époque.

Cette situation dura jusqu'à la mort de Bâ-Ahmed qui survint le 13 mai 1900. Et ce fut, pour le vieux Maroc, le commencement de la fin.

Rabat, mai 1935.

F. W